

Avant-propos

Urbain, trop urbain

Je me souviens de ce balcon à Nantes, sur la rue Saint-Jacques, une cheminée d'usine dépassait derrière la façade, en vis-à-vis. Aligné sur sa fumée, je naviguais comme un capitaine à la barre... À cette époque, tout venait ou s'en allait de l'horizon vers l'horizon : les réfugiés du Nord qui passaient la Loire vers la zone libre (exode), les envahisseurs surgissant un midi en colonne armée, après la fuite des Anglais à Saint-Nazaire. Ces longues files de véhicules abandonnés sur les routes, vides.

Cet avion prémonitoire, abattu, et qu'une longue suite de badauds allait contempler, comme venant d'un autre monde. Une autre époque débutait, celle du ciel usagé, pratiqué, en conquête... Tous ces gens qui regardaient en l'air, abandonnant leurs travaux dès que le bruit haut et lointain d'un appareil se faisait entendre, un autre monde.

Le spectacle de l'aérien, les jeux de poursuite des chasseurs, le piqué vertical du Stuka hurlant pour effrayer le sol, comme dans une guerre primitive on porte un signe

hideux, le ciel primitif de la seconde guerre. Les mystérieuses alertes de nuit où rien ne se passait sauf le black-out et le glissement furtif vers les cours et les abris des habitants de la cité. La joie de l'inaccoutumé... tout bougeait, s'échangeait, se troquait : les uniformes, les biens, les choses, les langues, venir et s'en aller, bonjour, adieu, d'ici à là, de l'un à l'autre, mobilisés.

Je me souviens, sur ce balcon, à proximité des ponts de la Loire, d'un camarade m'interpellant du trottoir d'en face, et moi lui répondant en essayant d'imaginer la vision qui était la sienne à ce moment... jeux de l'esprit et de l'espace, des dimensions de bas en haut, d'ici à là, transparence et ubiquité, mouvement, l'avenir et l'advenir présents dès maintenant. Le conflit d'une guerre, mondiale effectivement entre ciel et sol, rompus et affrontés pour la première fois.

La transparence prenait corps par ces allées et venues, ces éclatements, ces nuages artificiels, cette immense fumée noire, immobile, suspendue au-dessus de la ville après le bombardement. Ce foulard rouge qui descendait en tournoyant lentement, ces milliers de bandelettes argentées qui pleuvaient et que nous poursuivions comme des cadeaux d'ailleurs. Les tracts, ces nouvelles de l'autre monde.

On n'a pas assez vu l'avènement du dessus, la saturation de l'espace, au détriment du dessous, fascinés que nous sommes depuis toujours par le dedans et le dehors.

Notre vie quotidienne, horizontale et bidimensionnelle. La longueur, la perspective sur la ligne d'horizon, l'aplatissement désormais sensible qui allait tout renverser, basculer cul par-dessus tête, les idées, les usages, les moyens et les hommes.

Les villes détruites ne le furent pas par hasard, par

cruauté, aux considérations stratégiques de l'offensive aérienne s'ajoutait implicitement le fait qu'elles avaient de tout temps ponctué la conquête de la terre ; de la plus petite à la capitale, elles étaient toutes les ports du nouveau littoral : le littoral vertical. Le point de chute de l'étendue spatiale, l'infini commençait au ras des toits.

Ce gigantesque basculement du monde ne nous a pas assez alertés, nous sommes agis depuis, sans le savoir, nous vivons mollement adossés au sol, nous sommes de travers, nous trébuchons sans cesse sans le savoir. L'avion qui nous survole nous coupe la route. Comme l'hominien courbé nous titubons, primates, nos objets et nos constructions sont déjà inutilisables, inhabitables ; la profondeur du ciel nous donne le vertige, mais nous ne savons même pas ce que celui-ci signifie alors que nous connaissons la crainte et l'attrait des lointains, l'agoraphobie responsable des conquêtes de l'Empire et la claustrophobie qui nous sert encore à réprimer nos ennemis, à séquestrer nos amis. Le vertige et la liberté ne sont pas synonymes. Les toits nous préservent... personne n'a encore songé qu'ils nous bornaient plus efficacement que les murs. Quand nous nous déplaçons dans la rue ou dans le champ, notre démarche est comparable à une natation. Nous contemplons le fond, allongés, nous nous échappons dans le sommeil où nos rêves répètent la géométrie de nos veilles, et quand brusquement nous y chutons, nous nous retrouvons debout, réveillés, face à l'horizon.

L'hominien, sur ses quatre membres, ne contemplait pas ses pieds, il regardait devant lui ; en se redressant, son corps seul a bougé dans la pratique manuelle. Il faut encore redresser la tête, cesser de considérer nos mains et narcissiquement leurs œuvres pour voir l'étendue profonde de

l'espace sans horizon, avec le temps comme dernier repère. La durée étendue au-dessus de nos têtes, de nos toits, est déjà un champ d'action, un champ méconnu mais que nous devons pratiquer si nous voulons recommencer encore une fois...

L'horizon de l'appropriation régionale ou nationale masque celui de la durée et de l'étendue. La ligne d'horizon est la première frontière de l'espèce, la pire. La ligne bleue des Vosges, c'est la ligne de mire. « Mon avenir, c'est le pays qui est devant moi », écrivait Apollinaire dans les poèmes de la première guerre.

L'articulation de nos relations est fondée sur cet aplatissement, sur cet écrasement sous le poids du ciel qui nous contraints à l'échappement horizontal ; tous nos conflits passés sont issus du plat pays mondial, et le « Lebensraum » nazi n'était que le dernier avatar de cet archaïsme géographique. Hitler le reconnaissait d'ailleurs, en avouant peu avant la fin de la guerre : « Pourquoi n'ai-je pas osé croire à la conquête de l'espace?... Si nous avions eu nos fusées dès 1939, il n'y aurait pas eu de guerre... » En effet, elle aurait été inutile.

On a vu la suite, la course à l'impérialisme sidéral entre Soviétiques et Américains, réconciliés par l'aventure technologique. Mais, sensiblement, qu'y a-t-il de changé ? Rien ou presque rien pour l'utilisateur... presque tout pour le dominateur. Jadis la hauteur du donjon signalait l'étendue des possessions seigneuriales, actuellement l'altitude des miradors satellisés signale celle de l'impérialisme planétaire, et la cité poursuit son assomption, sans but... On nous marche dessus, mais nous n'allons plus nulle part. Sédimentaires, nos sociétés couvrent et recouvrent ce qui précède. Nous

ressentons de plus en plus l'enfermement dans les frontières horizontales de l'espèce, on parle de science de l'habitat, d'écologie ; il s'agirait, dit-on, de conserver l'équilibre des éléments... mais quelle est la place de la durée et de l'étendue dans cette science nouvelle ? La reconnaissance des limites de l'habitat nous contraints à poser d'abord la problématique de la relation d'ici à là, de l'un à l'autre ; en un mot, quelle orientation allons-nous choisir ? Quel mode de durée... quelle étendue ? Aurons-nous la liberté de nous réorienter ?

La seconde guerre a été ma mère, mon père. L'extrémité des situations vécues m'a instruit, il ne s'agit pas de complaisantes violences, comme cette tête coupée dans le caniveau ou ces camions de morts et de blessés remontant la rue (ma rue) vers l'hôpital Saint-Jacques après la destruction de l'Hôtel-Dieu, mais d'une vision du monde, inaltérable. La deuxième guerre est un réservoir de sens indispensable à la connaissance de la seconde paix qui est la nôtre.

L'avènement du ciel dans l'histoire, la hauteur, usuelle désormais, le dessus, présent et omniprésent à partir de l'an 40. Les bombardements stratégiques sont indispensables à l'analyse du phénomène urbain. Il ne s'agit pas ici d'un goût morbide pour le cataclysme, mais de la cruelle nécessité de considérer cliniquement l'agonie des villes pour entrevoir la construction future, la vie nouvelle. Cités, miroirs, agonies, jeux de glaces de la déstructuration-construction de la vie mortelle et de la mort vivante.

Je me souviens du mois de septembre 1943. J'étais allé le matin même rue du Calvaire, dans cette rue grouillante de vie, dans ces magasins comblés d'objets, de jouets... au soir, tout avait disparu, subtilisé par l'événement, l'événement sur l'événement, la guerre sur la paix de la quoti-